

MANLIUS
TRAGI-COMÉDIE

DESJARDINS,
Marie-Catherine-Hortense de,
Mademoisele de Villedieu
1662

Édition critique établie par Hélène Canini dans le cadre
d'un mémoire de master 1 sous la direction de Georges
Forestier (2007-2008)

Publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Avril 2015

MANLIUS
TRAGI-COMÉDIE

Par **MADemoiselle DES
JARDINS.**

**À PARIS, Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le degré
devant la Sainte-Chapelle au signe de la Croix.**

M. DC. LXII. AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Représentée pour le première fois en mai 1662 au
Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

À MADEMOISELLE.

MADemoiselle,

Les hommages que votre ALTESSE ROYALE reçoit tous les jours, me défendent presque d'espérer, que mes respects ne puissent trouver place parmi la foule des Illustres adorateurs de votre Vertu : Je crains avec raison, ce me semble, d'être étouffée dans cette glorieuse presse. Mais il faut oser quelque chose pour s'acquitter de son devoir, et toutes les Augustes qualités de votre Personne Royale, ont fait une si douce violence à notre jeune Manlius, que, sans considérer ses défauts, il vient audacieusement se jeter aux pieds de la plus merveilleuse Princesse qui soit aujourd'hui dans le monde. En vain je lui ai représenté qu'en ces rencontres, il faut pour le moins être conduit par ces grands Auteurs que leur mérite a rendus les Rois du Théâtre; Que dans une si haute entreprise les applaudissements vulgaires sont un faible appui, et que les lumières de votre ALTESSE ROYALE ne trouvent rien qu'elles ne pénétrent.

Il dit que par tout l'Univers,
On sait que Manlius était un téméraire,
Qu'il eut toujours ce caractère,
Et dans l'Histoire, et dans mes vers,
Et que, dut-il servir mille fois de victime ;
À l'austère sévérité,
Il veut faire avouer à la postérité,
Que souvent ce n'est pas un crime
Qu'une heureuse témérité.

C'est, MADemoiselle, dans cette pensée qu'il a eu l'audace d'abuser de votre bonté en déroband à votre ALTESSE ROYALE quelques heures de son loisir, et c'est par ce même mouvement qu'il ose aujourd'hui vous demander l'honneur de votre protection. S'il est si heureux que de l'obtenir, elle lui donnera une vie dans les siècles à venir, beaucoup plus Illustre que la vie que je lui ai donnée dans ce poème. Tel a blâmé mon indulgence, qui la trouvera digne d'une louange immortelle, quand il saura que ce héros devait un jour être avoué de votre ALTESSE ROYALE. Après cela n'est-il pas vrai de dire, qu'il y a des témérités si heureuses qu'elles ne sont jamais criminelles ? Et ne dois-je pas espérer, que sur un exemple si fameux, il me sera permis de me dire,

MADemoiselle,

De Votre Altesse,

La très humble, très obéissante, et très soumise servante,

DES JARDINS.

PERSONNAGES

TORQUATUS, Consul Romain.

MANLIUS, Fils du Consul.

CAMILLE, Veuve de Decius.

OMPHALE, Princesse d'Épire captive des Romains.

JUNIUS, Ami de Torquatus.

PHÉNICE, Suivante d'Omphale.

PISON, Licteur.

La Scène est au Camp des Romains devant les Tentes du Consul.

ACTE I

SCÈNE I.

Camille, Pison.

CAMILLE.

Puis-je croire, Pison, cette étrange nouvelle ?

PISON.

Madame, je la tiens d'une bouche fidèle.
Cet amour pris naissance au Camp de Decius,
Où servait dans ce temps le jeune Manlius;
5 Mais n'osant espérer que pour cette Alliance
Le Consul ait jamais la moindre complaisance,
Il déguise avec soin la folle passion,
Sous le masque trompeur de la compassion.
Sur ce prétexte adroit secrètement Omphale
10 En reçoit mille effets d'une ardeur sans égale:
Pour moi, que les bontés de votre illustre époux,
Jusques à mon trépas attacheront à vous,
Et qui dès en naissant appris de ce grand homme,
Qu'il faut tout mépriser pour la gloire de Rome,
15 Sachant qu'à Torquatus votre cœur est promis,
Et qu'ainsi vous prenez intérêt en son fils,
J'ai voulu vous donner cette marque de zèle.

CAMILLE.

Je saurai reconnaître une ardeur si fidèle,
Repose-t-en sur moi, va, j'en prends le souci
20 Mais je vois Torquatus, laisse-nous seuls ici.

SCÈNE II.

Torquatus, Camille.

TORQUATUS.

Quoi, si matin, Madame, être hors de la tente ?
Qui vous peut aujourd'hui rendre si diligente ?

CAMILLE.

Une triste moitié du plus grand des héros
Après l'avoir perdu goûte peu de repos,
25 Le tumulte du camp, les cris, et les alarmes
Étant un grand obstacle à mes trop justes larmes,
Honteuse de me voir parmi tant de soldats,
Et voulant d'un époux honorer le trépas,
Pour m'acquitter dans peu de ce dernier office,
30 Je m'en allais presser le jour du sacrifice ;
Mais puisque les effets d'un illustre souci
Me font heureusement vous rencontrer ici,
Puis-je vous avertir que dans votre famille
On a fait céder Rome aux charmes d'une fille ;
35 Et qu'Omphale a vengé tous les malheurs des siens,
En mettant ses vainqueurs dans ses propres liens ?

TORQUATUS, bas.

Dieux, m'aurait-on trahi ? Que dites-vous ? Madame.

CAMILLE.

Que Manlius épris d'une honteuse flamme,
Veut réparer les maux que l'Épire a soufferts,
40 Et que d'une captive il a reçu des fers.

TORQUATUS, bas.

Quoi ? Mon fils, mon rival ?

CAMILLE.

Les affaires publiques,
Doivent-elles bannir vos soucis domestiques ?
Et pour vaincre l'effort des communs ennemis,
Avez-vous méprisé la conduite d'un fils ?
45 J'approuve qu'un Consul adopte sa Patrie ;
Mais de voir que par là sa gloire soit flétrie,
Et que sur son fils même on fasse un attentat,
Quand il se donne entier au salut de l'État,
C'est porter un peu loin les effets de son zèle.

TORQUATUS, bas.

50 Feignons de ne pas croire une telle nouvelle.
Connaissant Manlius, je ne saurais penser
Qu'aux lois d'une captive il daigne s'abaisser.
Ses pareils n'ont jamais d'amour que pour la gloire,
Et ne forment des vœux qu'au Temple de mémoire :

55 Manlius est Romain, il est né de mon sang,
Et n'a pas oublié ni son nom, ni son rang.

CAMILLE.

N'en croyez pas, Seigneur, ces titres honorables,
Les pièges de l'amour sont presque inévitables,
Il remplit les esprits de vaines fictions
60 Il s'érige en auteur des grandes actions,
Et colore si bien ses feux et sa faiblesse,
Qu'un héros croit devoir sa gloire à sa maîtresse,
Le jeune Manlius s'estime généreux
Quand il sert dans les fers un objet malheureux ;
65 Et ces mêmes appas pour qui son cœur soupire,
Ne l'auraient pas touché sur le trône d'Epire :
Ce sont là de l'amour les nobles mouvements,
Qui ne sont inspirés qu'aux illustres amants ;
Et quand on reconnaît son injuste puissance,
70 Il faut fouler aux pieds le rang et la naissance :
Pensez-y donc, Seigneur : dans un pareil hasard,
Pour peu que l'on diffère, on y songe trop tard :
Je sais de bonne part que cette affaire presse,
Manlius vient ici pour y voir la Princesse :
75 Il arrive, dit-on.

TORQUATUS.

Si c'est de cet avis

Que vous naît le soupçon de l'amour de mon fils,
Perdez en ce moment cette fausse croyance,
Il vient pour réparer sa désobéissance :
Ce jeune audacieux méprisant mon courroux ;
80 Et voyant que la mort de votre illustre époux
Lui laissait dans le camp une puissance entière,
Se laissant emporter à son ardeur guerrière,
Malgré l'ordre précis, de Rome et du Sénat
Contre les Latins hasardé le combat,
85 Et bien qu'il ait vaincu, pour mieux faire connaître
Combien sur les Romains le Sénat est le maître :
Je crois que son trépas est la punition
Qui se doit imposer à son ambition.

CAMILLE.

Elle sera, Seigneur, sans doute plus légère :
90 Ce vaillant criminel a pour juge son père,
Et l'on ne mettra pas au nombre des défauts
Un peu trop de chaleur dans un jeune héros :
A ces nobles transports, il joindra la prudence,
Quand il aura du temps acquis l'expérience,
95 Par sa bouillante ardeur sa vertu se produit,
Et vos sages conseils en mûriront le fruit :
Mais pour faire, Seigneur, que partout il les suive,
De grâce empêchez-le de revoir la captive ;
L'amour est si subtil qu'il se glisse aisément,
100 Il entre dans les cœurs sans qu'on sache comment ;
Une âme le nourrit longtemps sans le connaître,
Et quand par son adresse, il s'en est rendu maître,
Semblable à la vipère, il déchire le flanc,
Dont il avait sucé la substance et le sang :

Hyménée : divinité fabuleuse des païens, qu'ils croient présider aux mariages. (...) signifie aussi poétiquement le mariage. [F]

105 Dérobez votre fils à cette destinée :
Je sais qu'il se propose un indigne hyménée,
Défiez-vous de tout, les amants sont rusés ;
Et surtout, les amants qui sont favorisés.

TORQUATUS.

Reposez-vous sur moi, l'affaire m'intéresse :

CAMILLE.

110 Pour vous en éclaircir, parlez à la Princesse,
Elle devait me suivre ici dans un moment :
Tâchez de pénétrer un peu son sentiment.
La voici : je vous quitte.

SCÈNE III.

Torquatus, Omphale[, Phénice].

TORQUATUS.

Hé bien, belle inhumaine,
Ne vous rendez vous point à la grandeur Romaine ?
115 Exécuterez-vous d'un coup d'œil enchanté
Ce que Mars et Bellone ont vainement tenté ?
Ne puis-je voir cesser un si cruel marture,
Et voyant à vos pieds un Consul qui soupire,
Voulez-vous égaler par de cruels dédains
120 Les maîtres de la Terre au reste des humains ?

Bellone : dieu qui personnifie la guerre et accompagne Mars.

OMPHALE.

N'insultez plus, Seigneur, à cette infortunée,
Laissez borner aux fers ma triste destinée,
Tant de discours flatteurs prononcés sans dessein,
Sont des amusements indignes d'un Romain :
125 Je sais le peu d'attraits dont le ciel m'a pourvue ;
Et le sort m'a laissé du sens et de la vue.

TORQUATUS.

Quoi toujours opposer cette extrême froideur,
Aux sincères effets de ma bouillante ardeur ?
Vous doutez de mes feux, adorable insensible,
130 Et rien ne peut toucher ce courage inflexible ?
J'aurai donc fait pour vous cent crimes superflus,
En violant la foi donnée à Decius,
Quand tout étincelant de la noble furie,
Qui le fit immoler au bien de sa patrie,
135 Pour un gage éternel d'une ardente amitié,
Il me fit un présent de sa digne moitié ?
Recevez, me dit-il, ce bien inestimable,
Camille n'eut jamais ici bas de semblable.
Ce fut par ses vertus qu'elle engagea ma foi,
140 Qu'elle recouvre en vous ce qu'elle perd en moi,
Je lui promis grands Dieux, et sur cette promesse,
Il courut à la mort tout rempli d'allégresse ;
Et cependant, ingrate, un regard de vos yeux

Mânes : terme poétique qui signifie
l'ombre ou l'âme des morts. [F]

145 Fit taire dans mon cœur ces mânes glorieux :
Je méprise pour vous cette illustre Romaine ;
Et mon amour n'obtient que froideur et que haine ?
Après tous ces effets de votre cruauté,
Voulez-vous mon trépas, inhumaine beauté ?
Parlez, voici ma main, si la vôtre est timide.

OMPHALE.

150 Me préserve le Ciel d'un si grand homicide,
Le Sénat est l'auteur de tous mes déplaisirs ;
Mais je le hais bien moins que les lâches désirs :
Si l'amour me déplaît, je déteste le crime,
Et de mes ennemis j'aime si fort l'estime,
155 Qu'un des plus puissants traits dont mon cœur vous combat,
C'est la peur d'attirer le mépris du Sénat.
Que penserait de moi cette assemblée auguste,
Si je souffrais l'effet d'un amour si peu juste ?
Non, non, contentez-vous, Seigneur, de mon respect,
160 D'un cœur comme le mien l'amour serait suspect :
Les fers que j'ai reçus ont endurci mon âme
Et bien loin d'approuver l'ardeur de votre flamme,
Quand je songe à l'éclat de mes honneurs passés,
Si mon cœur vous estime, il croit en faire assez.

TORQUATUS.

165 Portez, portez plus loin cet orgueil indomptable,
Votre mépris est juste et mon amour blâmable,
Cette noble fierté pour un Consul Romain,
Nous fait voir un courage au dessus de l'humain.
Je ne saurais blâmer une si belle audace,
170 Mais pour n'oublier rien, souvenez-vous de grâce,
Que vous ménagez mal les désirs de mon cœur,
Et que malgré mes feux, je suis votre vainqueur.

OMPHALE.

Mon père mort, mes fers, votre insigne victoire,
Ne sont que trop présents à ma triste mémoire,
175 Les destins obstinés à me persécuter,
M'ont ôté pour jamais les moyens d'en douter,
Et je n'ai pas besoin que votre orgueil s'en vante,
Mais ce nom de vainqueur n'a rien qui m'épouvante,
On ne redoute rien quand on brave la mort :
180 Vous-même appréhendez l'inconstance du sort ;
Cette audace, Seigneur, peut être réprimée,
Le Ciel me laisse un frère et de plus une armée,
C'en est peut-être assez pour sortir de vos mains,
Nos soldats ont eu l'art de vaincre les Romains,
185 S'ils ne l'ont oublié je vous ferai connaître,
Que celles de mon rang n'ont point ici de maître.

TORQUATUS.

Quoi vous n'avez espoir qu'en un malheureux Roi,
Que les arrêts du sort doivent à notre loi ?
Et que peut de ses gens une faible poignée,
190 Que par pitié Decie a sans doute épargnée,
Contre un peuple vainqueur et qu'on voit aujourd'hui

Traîner par l'univers la victoire après lui ?
Opposez-vous plutôt à cette vaine audace,
Servez-vous de vos yeux pour obtenir sa grâce,
195 Du salut des vaincus tâchez d'être le prix,
Vous le pouvez encore après tant de mépris.
Ingrate, malgré moi je sens que je vous aime,
Voyez ce que je puis, aimez-moi pour vous-même.
Par un injuste orgueil ne poussez pas à bout,
200 Un vainqueur amoureux, sur qui vous pouvez tout :
Car je jure des Dieux la puissance adorable,
Que si je vous retrouve encore inexorable,
À la face du Ciel avant la fin du jour,
Torquatus vengera sa gloire et son amour.

Il sort.

SCÈNE IV.

Omphale, Phénice.

OMPHALE.

205 Voilà pour me charmer un aimable langage,
C'est ainsi qu'on fléchit un généreux courage,
L'injure, le mépris, la menace et l'orgueil,
Sont pour le cœur d'Omphale un dangereux écueil.
Fais craindre ton courroux à des âmes plus basses ;
210 La mienne est au dessus de toutes tes menaces,
C'est à d'autres attraits que mon cœur s'est rendu,
Et contre ton amour il est bien défendu.
Ô toi qui sus toujours le secret de mon âme,
Phénice cher témoin d'une plus belle flamme,
215 Vois quelle ressemblance entre un père et son fils,
Manlius se trouvant parmi mes ennemis,
En mille occasions a défendu ma gloire,
Et bien loin d'abuser des droits de sa victoire,
Il méprise pour moi grandeurs, fortune, rang,
220 Et pour me protéger il expose son sang :
L'autre dans mon malheur insolemment me brave,
M'insulte, me menace et me traite d'esclave :
Ah ! Quelle différence entre ces deux amants.

PHÉNICE.

Ils la trouvent pareille entre vos sentiments,
225 Car bien que leurs deux cœurs portent la même chaîne,
L'un a votre tendresse et l'autre a votre haine.

OMPHALE.

Hé pourrais-je Phénice en user autrement ?
Ce vaillant défenseur, cet agréable amant,
Ose à peine parler du feu qui le dévore,
230 Ses seules actions m'apprennent qu'il m'adore :
Il s'explique en tremblant, il me parle des yeux,
Au lieu que son rival d'un front audacieux,
Sans respecter en moi le rang d'une Princesse,
Me parle insolemment de l'ardeur qui le presse,

Feu : On dit aussi d'un homme amoureux qu'il brûle d'un beau feu, qu'il nourrit un feu discret, un feu caché sous la cendre, un feu qui le dévore. [F]

235 Et se vante à mes yeux du titre de vainqueur,
Comme si sa conquête allait jusqu'à mon cœur.
Mais que semble annoncer sa dernière menace ?
Remarque par quels mots s'explique son audace ;
À la face du Ciel avant la fin du jour,
240 Il vengera, dit-il, sa gloire et son amour,
Dieux ! N'en voudrait-il point aux jours de ce que j'aime :
Phénice, qu'en dis-tu ?

PHÉNICE.

Consultez-le lui-même.

Le voici qui s'avance.

OMPHALE.

En croirai-je mes yeux ?

SCÈNE V.

Omphale, Manlius, Phénice.

MANLIUS.

Croyez-en votre cœur, s'il vous en parle mieux,
245 Quel sera mon bonheur, adorable Princesse,
Si pour moi ce grand cœur s'émeut et s'intéresse ?
Dieux, que je suis heureux si presque en même jour,
Je suis favorisé de Mars et de l'amour !
Déjà d'un de ces Dieux je tiens une couronne,
250 J'ai cueilli des lauriers que la gloire moissonne,
La mort des ennemis et leur captivité
M'ont ouvert le chemin de l'immortalité,
De leurs chefs couronnés j'ai couvert la poussière,
Et pour rendre ma gloire encore plus entière,
255 Il m'était défendu de donner le combat,
Et j'ai fait vaincre Rome en dépit du Sénat.
Je viens mettre à vos pieds mes lauriers et ma gloire.
Princesse j'aime mieux vos fers que ma victoire,
Au Camp j'étais vainqueur de cent mille ennemis,
260 Ici je ne suis rien qu'un esclave soumis :
Mais vivre dans vos fers, c'est l'honneur où j'aspire,
Et ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire.

OMPHALE.

Hélas ! Si le courroux des destins irrités,
Se bornait pour jamais aux fers que vous portez,
265 Le sort m'attaquerait avec de faibles armes ;
Et dans ses cruautés, je trouverais des charmes,
J'apprendrais de l'amour, l'art de vous secourir,
S'il a pu vous blesser, il pourrait vous guérir,
Ce dieu qui par mes yeux alluma votre flamme,
270 Par leurs tendres regards soulagerait votre âme ;
Et vos propres tourments feraient des envieux,
Si vous n'aviez qu'Omphale à craindre dans ces lieux :
Craignez plus justement le Consul votre père,
Vous savez à quel point son humeur est sévère,
275 Sans doute il traitera comme un pur attentat,

Laurier : se dit figurément en Morale,
pour signifier la gloire d'un triomphe,
d'une conquête. [F]

Un combat contre l'ordre et les lois du Sénat.
Quel serait mon malheur si par cette victoire,
La source de mes pleurs naissait de votre gloire ?

MANLIUS.

280 Pour me vouloir du mal, il est trop généreux,
On n'est jamais coupable alors qu'on est heureux,
Rome aurait déclaré ma prudence honteuse
Si ma témérité la rend victorieuse,
Le bonheur du succès couronne le forfait,
Et quand on a vaincu, l'on a toujours bien fait.

OMPHALE.

285 Soit faiblesse ou raison je crains cette conquête ;
Hélas ! Si les lauriers qui couvrent votre teste
Étaient pour votre front un ornement mortel,
Ainsi qu'à la victime en allant à l'autel,
Que deviendrait, Seigneur, la malheureuse Omphale ?
290 De grâce, écoutez moins cette ardeur martiale,
Dont les bouillants transports vous font tout mépriser :
Déjà cette chaleur vous a fait trop oser :
Le mépris pour les lois est une grande offense,
Veuille le juste Ciel tromper ma défiance ;
295 Mais certains mouvements se glissent dans mon cœur
Qui le glacent pour vous de crainte et de terreur ;
Je crains les lois, l'état et même la nature,
Elle vous détruira dans cette conjoncture,
Et peut-être, qu'hélas ! Vos plus grands ennemis
300 Seront ces noms sacrés, et de père et de fils :
Ciel détournez l'effet d'un si sanglant présage.

MANLIUS.

Quoi, la crainte surmonte ainsi ce grand courage ?
Omphale peut trembler ?

OMPHALE.

Accusez-en mon feu,
Quand on aime beaucoup on craint toujours un peu,
305 Mon cœur n'est alarmé que parce qu'il soupire,
J'ai vu sans m'ébranler la chute d'un Empire ;
Et dans votre péril, je vous donne des pleurs
Que j'avais refusés à mes plus grands malheurs :
Prenez vous à l'amour de toute ma faiblesse,
310 Si j'avais moins de peur, j'aurais moins de tendresse,
Et mon superbe cœur par l'amour enflammé
N'aurait jamais tremblé, s'il n'avait point aimé.

MANLIUS.

Après un tel discours qui pourrait me détruire ?
Mortels audacieux, conspiriez pour me nuire,
315 Empruntez s'il se peut, pour avancer ma mort,
Les traits envenimés de la rage du sort,
Au faîte du bonheur où l'on me voit atteindre
De vos faibles efforts, je n'ai plus rien à craindre :
La foudre désormais est au dessous de moi ;
320 Et le Ciel tomberait sans me donner d'effroi ;

Oui, Princesse adorable, autant que magnanime,
Cette crainte obligeante est maintenant un crime,
Mes jours sont immortels, s'ils vous sont consacrés,
Et puisqu'ils vous sont chers, ils sont trop assurés.
325 Je vais chez le Consul sur cette confiance,
Il attend ce devoir avec impatience,
Sans craindre aucun péril, je cours m'en acquitter,
Un amant fortuné n'a rien à redouter.

SCÈNE VI.

Omphale, Phénice.

OMPHALE.

Ha ! Que tu connais mal le destin qui t'accable,
330 Peut-être ton amour va te rendre coupable,
Ton esprit aveuglé choisit pour protecteur,
Celui qui de tes maux sera l'unique auteur,
Et je crains bien, hélas ! Que cette même flamme,
Ne tranche, grand héros, ta glorieuse trame,
335 Que ce soit ton bonheur qui te prive du jour,
Et que ton plus grand crime enfin ne soit l'amour.
Cependant abusé d'une fausse apparence,
Tu mets en cet amour toute ton espérance,
Sans craindre me dis-tu, je cours m'en acquitter,
340 Un amant fortuné n'a rien à redouter ;
Comme amant fortuné, redoute toute chose,
Ce titre de ta mort sera la seule cause,
Comme amant fortuné tu sentiras les coups,
Et d'un juge rival, et d'un père jaloux ;
345 Mais les Dieux immortels protègent l'innocence
Du séjour glorieux où règne leur puissance,
Par un effet divin de leurs soins paternels,
Leurs yeux incessamment veillent sur les mortels :
Allons donc dans ce Temple offrir un sacrifice,
350 Pour nous rendre le Ciel, s'il se peut plus propice.

ACTE II

SCÈNE I.

TORQUATUS, seul.

Vertu, Romains, Sénat, Lois, devoir trop sévère,
Qui voulez arracher Manlius à son père !
Dure nécessité de voir couler un sang,
Dont la nature a mis la source dans mon flanc !
355 Dignité de Consul, cruelle soif d'estime
À qui mon propre fils doit servir de victime !
Amour de mon pays qui me fûtes si cher,
Un père malheureux ne peut-il vous toucher ?
Dois-je vous immoler un fils couvert de gloire
360 Et lui donner la mort pour prix d'une victoire ?
Ne saurais-je accorder dans ce péril mortel,
L'amour de la patrie et l'amour paternel,
Et faut-il étouffer les sentiments d'un homme,
Quand on veut acquérir les louanges de Rome ?
365 Nature, amour, pitié, mouvements confondus,
Triomphez s'il se peut, ou ne combattez plus.
Que mon devoir vous cède, ou rendez lui les armes,
Je n'ai que trop souffert de vos rudes alarmes ,
Il est temps que mon cœur élise un souverain,
370 Et qu'il soit aujourd'hui tout père ou tout Romain.
Qu'entre ces deux parties mon âme est balancée,
Que de troubles divers règnent dans ma pensée,
D'un et d'autre côté je vois briller un prix,
Rome offre de la gloire et la nature un fils.
375 Ô Dieux peut-on choisir dans cette conjoncture ?
Confondez vos présents et Rome et la nature,
Je ne puis accepter un choix si dangereux,
Donnez-moi l'un et l'autre, ou m'ôtez tous les deux,
Mais, pourquoi balancer une mort résolue ?
380 La perte de mon fils n'est-elle pas conclue ?
L'amour plus que les lois a signé son arrêt,
Et je dois son trépas à mon propre intérêt ;
Omphale me méprise et l'ingrate l'adore,
C'est mon rival, on l'aime et je consulte encore,
385 Je tremble, je férmis, ha ! C'est trop combattu,
La nature vous cède amour, Sénat, vertu,
Ne me résistez plus importune tendresse,
Vous avez contre vous et Rome et la Princesse,
Cédez à mon amour, cédez à mon devoir.

SCÈNE II.

Torquatus, Junius.

JUNIUS.

390 Seigneur, c'est Manlius qui demande à vous voir.

TORQUATUS.

Qu'il approche, ô mon cœur garde-toi de t'abattre.

SCÈNE III.

Toquatus, Manlius, Junius.

TORQUATUS.

Venez-vous demander un ordre pour combattre,
Ou si vous avez cru que parmi les Romains,
Un père et le Sénat sont des fantômes vains ?
395 Quand vous avez risqué toute la République,
Avez-vous cru montrer un courage héroïque ?
Faire voir qu'un vainqueur est au dessus des lois,
Et qu'on peut tout braver quand on soumet des Rois,
Ces sentiments sont beaux et cette noble audace,
400 Vous fera prendre ici pour le Dieu de la Thrace,
Après un tel exploit il vous faut un Autel,
Quand on méprise Rome, on doit être immortel.

MANLIUS.

J'ai trop de confiance en la valeur Romaine,
Pour avoir cru, Seigneur, la victoire incertaine,
405 Mon cœur aurait tremblé pour le peuple Latin,
Mais l'ardeur des Romains m'assurait du destin :
Les mener au combat, c'est courir à la gloire :
On dirait qu'ils ont l'art d'enchaîner la victoire,
Ils la traînent partout, elle suit tous leurs pas,
410 Et doit une conquête à leurs moindres combats :
Pouvais-je donc, Seigneur, avoir l'âme alarmée ?

TORQUATUS.

On savait mieux que vous la valeur de l'armée :
Quand on vous défendit de donner le combat :
Avez-vous meilleur sens que n'a tout le Sénat ?
415 Depuis quand avez-vous assez d'expérience,
Pour être dispensé de son obéissance ?
Dites-nous votre rang, vos vertus, vos exploits,
Enfin ce qui vous met au dessus de nos lois.

MANLIUS.

420 Le nom de Manlius, mon sang et ma naissance,
Sont, Seigneur, mes exploits et mon expérience,
C'est pour m'autoriser un droit assez puissant,

Thrace : Grande région de l'Europe ancienne, dont l'étendue a souvent varié. On lui donne généralement pour bornes au nord le Danube, à l'Est le Pont-Euxin et le Bosphore de Thrace, au Sud la Mer Égée et le Propontide, au Sud-ouest la Macédoine. [B]

Les Romains de mon nom triomphent en naissant.

TORQUATUS.

Les Romains de ce nom craignent sur toute chose,
De ne pas observer la loi qu'on leur impose,
425 À ce premier devoir ils feraient tout céder,
Et savent obéir s'ils savent commander.
Cette règle est pour vous difficile à comprendre,
Mais avant qu'il soit peu, je saurai vous l'apprendre,
Ne quittez pas le camp sur peine du trépas.

MANLIUS.

430 Ordonnez donc, Seigneur, qu'on ne l'attaque pas,
Si l'on vous obéit j'observerai sans peine
Le respect nécessaire à la vertu Romaine ;
Faites qu'on soit en paix et je serai soumis,
Mais je crains tout de moi s'il vient des ennemis,

TORQUATUS.

435 Ne me répliquez plus : sortez.

SCÈNE IV.

Torquatus, Junius.

TORQUATUS.

Quelle arrogance !
À peine obtiendra-t-il de son obéissance,
De demeurer au camp par mon commandement.

JUNIUS.

Quoi ? Blâmez-vous, Seigneur, un si beau mouvement,
Cette bouillante ardeur, cette héroïque audace
440 Peut-elle mieux trouver, et son temps et sa place ?
Quand doit-elle briller dans nos jeunes guerriers
Si ce n'est quand leur front est couvert de lauriers ?

TORQUATUS.

Pour un brave Romain qui partage ma gloire,
Tu parles assez mal des droits de la victoire:
445 En allant au combat l'orgueil nous est permis ;
Mais quand on est vainqueur, on doit être soumis.
Un homme que le sort arrache de la boue,
Dont il fait une idole, et puis dont il se joue,
Qui né dans l'esclavage et formé d'un vil sang
450 Sans l'avoir mérité se trouve au plus haut rang,
Ébloui par l'éclat du bonheur qu'il possède,
Dans sa bonne fortune il veut que tout lui cède ;
Et son esprit déçu par mille faux appas
Ne saurait discerner ce qu'il ne connaît pas :
455 Mais un fameux héros, de qui l'âme immortelle,
Voit toujours ici bas le sort au dessous d'elle,
Dont l'esprit endurci contre l'adversité
Trouve en lui son repos et sa félicité,

460 D'un œil toujours égal regarde la fortune,
Et même sa faveur l'accable et l'importune ;
Ses propres intérêts sont pour lui les derniers,
Et s'il paraît ardent à cueillir des lauriers,
Ce n'est pas seulement pour couronner sa tête ;
C'est pour voir son pays jouir de sa conquête :
465 C'est ainsi, Junius, que doit vivre un Romain,
Plus il a de bonheur, moins il doit être vain,
Vainqueur de l'Univers, il doit respecter Rome,
Être au camp plus qu'un Dieu, au Sénat moins qu'un homme ;
Et s'il veut tout soumettre, il doit nous faire voir
470 Qu'il est soumis lui-même aux règles du devoir.
Cependant Manlius, le cœur plein d'arrogance,
Méprise ouvertement notre expresse défense.
Sans respecter ni lois, ni père, ni Sénat,
De son seul mouvement il donne le combat,
475 Une telle insolence et si démesurée,
Par la mort seulement peut être réparée :
L'audacieux mourra, c'en est fait ;

JUNIUS.

Ha ! Seigneur,
Sur ce funeste arrêt consultez votre cœur,
Permettez qu'il conserve une tête si chère,
480 Que le nom de Consul cède à celui de père,
Manlius est un fils.

TORQUATUS.

Je sais bien ce qu'il est :
Et j'ai tout consulté sur ce mortel arrêt,
Mon cœur m'a dit cent fois que c'est un fils que j'aime,
Mais je dois au Sénat beaucoup plus qu'à moi-même,
485 Puisque mon fils l'offense il est mon ennemi,
Et jamais il ne faut servir Rome à demi,
Je lui dois Manlius, je veux la satisfaire.

JUNIUS.

Si je pouvais, Seigneur, parler sans vous déplaire,
Je vous prierais de voir si certain mouvement,
490 N'est point de cette mort la cause ou l'instrument,
Le précieux honneur que j'eus dès votre enfance,
De prendre toujours part à votre confiance
Me fait vous conjurer de voir si sur ce point,
Quelque fausse clarté ne vous éblouit point,
495 Peut-être qu'en ceci Rome agit la dernière,
Consultez là-dessus votre âme toute entière :
Que dirait-on de vous si le chef du Sénat,
Mêlait son intérêt à celui de l'État ?

TORQUATUS.

Et de quel intérêt Rome accuserait elle,
500 Celui qui perd son fils, pour lui prouver son zèle ?

JUNIUS.

Si je puis m'expliquer sans sortir du respect,
Je vous dirai, Seigneur, que ce zèle est suspect :

Omphale qui paraît moins captive que Reine,
De tous vos sentiments nous informe sans peine,
505 Quand on la voit ici, sans gardes sur sa foi,
L'on devine aisément qu'elle donne la loi,
On en parle tout haut ; mais on ajoute encore,
Qu'elle aime Manlius, que votre fils l'adore,
Jugez donc quel effet produirait son trépas.

TORQUATUS.

510 Un bruit si mal fondé ne m'épouvante pas,
Ma vertu, Junius, est trop bien établie,
Pour craindre les effets de cette calomnie,
Depuis assez longtemps on en connaît l'éclat,
Et j'ai pour mes témoins le Camp et le Sénat.
515 Mais quand cette action serait mal expliquée,
Ma gloire sur ce point serait-elle attaquée ?
Si la beauté d'Omphale a pour moi des appas,
Mon fils en a-t-il moins mérité le trépas,
Parce qu'insolemment il sera téméraire,
520 Jusqu'à porter ses yeux au même lieu qu'un père ?
Cet amour qui le rend criminel envers moi,
Pourra-t-il l'exempter des rigueurs de la loi ?
Apprenez-moi comment, et par quelle puissance
Deux crimes confondus font naître l'innocence.

JUNIUS.

525 Puisque vous permettez que j'ose librement
Vous dire sur ce point quel est mon sentiment ;
L'amour par un effet de son pouvoir suprême,
Fait les biens et les maux sans sortir de lui-même.
Souvent un même trait par un charme puissant
530 Fait un amant coupable et rend l'autre innocent.
C'est l'ordinaire effet des yeux d'une maîtresse,
Que de remplir deux cœurs. Mais voici la Princesse.
C'est mal prendre mon temps pour un tel entretien.

TORQUATUS.

535 Voyez si dans ce camp, il ne se passe rien :
Je vous suis.

SCÈNE V.

Torquatus, Omphale, Phénice.

TORQUATUS.

Quel sujet dans ce lieu vous amène ?
Est-ce pitié, Madame, est-ce amour, est-ce haine ?

OMPHALE.

C'est l'estime, Seigneur, que conservent entre eux
Les plus grands ennemis, quand ils sont généreux.
De l'injuste destin, la fière barbarie
540 Me forçant malgré moi d'être votre ennemie,
Votre vertu m'empêche au moins de vous haïr
Jusqu'à vouloir vous perdre, ou jusqu'à vous trahir.
Apprenez donc, Seigneur, que tout le Camp murmure,
Et que de votre fils la funeste aventure
545 Jette tant la fureur dans l'âme des soldats,
Que votre gloire et vous, ne s'en sauveront pas.

TORQUATUS.

Quoi, la Princesse Omphale est sensible à ma gloire ?

OMPHALE.

Je l'ai toujours été, si j'en crois ma mémoire,
Et c'est par ce motif, que j'ai tant combattu,
550 Un amour dont l'effet blessait votre vertu.

TORQUATUS.

Peut-être cet orgueil a-t-il une autre cause,
Car de tous vos secrets, nous savons quelque chose,
Mon fils vous fait pitié, vous craignez son trépas.

OMPHALE.

Il est vrai, je le crains ; je ne m'en défends pas ;
555 Si je plains d'un héros la triste destinée,
Une pitié si noble, est d'une âme bien née ;
Et quand ce motif seul me forcerait d'agir,
Ce n'est pas un secret dont je dusse rougir :
Un si beau mouvement ne serait pas un crime.

TORQUATUS.

Pourquoi donc le cacher, s'il est si légitime ?
Pourquoi l'envelopper d'une feinte terreur,
Et donner des avis d'une fausse rumeur ?
Que ne me dites vous, je crains pour ce que j'aime ?
Accordez Manlius à mon amour extrême,
565 Faites moi ce présent.

OMPHALE.

Pour conserver ses jours
Une telle prière est un faible secours :

La mort de ce héros n'est que trop assurée,
Mes malheurs, votre amour, et le sort l'ont jurée,
Je vois bien que je fais un inutile effort.
570 Hélas ! Il périra.

TORQUATUS.

Modérez ce transport.
Vous pourrez le sauver, si son trépas vous touche,
Son arrêt lui sera donné par votre bouche :
Tout mon rival qu'il est, sa mort dépend de vous
Je vous laisse y penser. Camille vient à nous,
575 Un pareil entretien doit finir auprès d'elle.

Il sort.

SCÈNE VI.

Camille, Omphale, Phénice.

CAMILLE.

Je vous cherchais, Omphale :

OMPHALE.

Ah, rencontre cruelle
Ô Dieux n'aurai-je pas un moment pour rêver ?
Le moindre ordre, Madame, aurait pu me trouver ;
Mais pour vous obéir, que faut-il que je fasse ?

CAMILLE.

580 Il faut vous dérober au sort qui vous menace ;
Vous suivez en aveugle un penchant dangereux,
Qui conduit dans le fonds d'un précipice affreux,
Vous me faites pitié, dans ce péril extrême,
Vous aimez Manlius, vous souffrez qu'il vous aime ;
585 Et votre cœur séduit troublant votre raison
Se remplit à longs traits d'un funeste poison,
Remarquant à quel point vous êtes jeune et belle,
Je voudrais vous tirer d'une erreur si cruelle,
Et par un pur effet d'une tendre amitié
590 Pour vous-même exciter un peu votre pitié.
On vous trompe, on vous donne une espérance vaine ;
Pour avoir Manlius, il faut être Romaine ;
Et quoi qu'il vous promette, ou qu'il vous puisse offrir,
Sans ce titre on ne peut jamais y parvenir.
595 Princesse, profitez d'un avis si sincère,
Recevez-le de moi, comme de votre mère :
Étouffez les désirs de votre jeune cœur,
Et n'expliquez pas mal, mon zèle, et ma ferveur.

OMPHALE.

600 Pour les mal expliquer, ils sont trop salutaires ;
Mais pour moi grâce au Ciel, ils sont peu nécessaires,
Je ne forme des vœux que pour briser mes fers,
Et bien loin d'écouter ceux qui me sont offerts

Mon cœur du consul même a méprisé la flamme,
Et refuse l'honneur d'être bientôt sa femme.

CAMILLE.

605 Femme de Torquatus ?

OMPHALE.

Oui femme assurément,
Il est en mon pouvoir, n'en doutez nullement,
Mais n'appréhendez pas cet injuste hyménée :
Je sais qu'à Torquatus vous êtes destinée,
Et que sans ce grand deuil qu'à présent vous portez
610 Il vous aurait donné ce que vous méritez.
S'il faut pour Torquatus commettre une injustice,
Devenir d'un forfait la cause ou le complice,
Monter à ce haut rang par une lâcheté,
Torquatus à ce prix serait trop acheté.

CAMILLE.

615 Mais aussi par ce prix vous rachetez l'Épire.

OMPHALE.

L'innocence d'un cœur vaut bien mieux qu'un Empire.

CAMILLE.

Pour le bien des États tout semble être permis.

OMPHALE.

Je crains plus un remords que tous mes ennemis.

CAMILLE.

Vos peuples blâmeront ces sentiments sévères.

OMPHALE.

620 Les Dieux sans cet hymen finiront nos misères.

CAMILLE.

Les Dieux sont tout-puissants, mais leur secours est lent,
Quand il faut appuyer un trône chancelant.

OMPHALE.

Où leur secours est vain, que peut celui d'un homme ?

CAMILLE.

Sans mentir la vertu n'est pas toute dans Rome.
625 Un si sage discours qu'on ne peut trop louer,
À ma confusion me force à l'avouer.
Cultivez avec soin cette vertu sublime
Qui m'inspire pour vous une si haute estime :
Elle plaît au Consul, sans doute autant qu'à moi,
630 Je le connais trop bien, pour douter de sa foi ;
S'il feint de vous aimer, ce feu qui vous abuse,
Est pour vous éprouver une innocente ruse ;

Empêchez-en l'effet, et vous verrez un jour
Que l'amour de la gloire est son unique amour.
635 Mais pourrais-je, Princesse, afin de mieux connaître
Cette haute vertu, que vous faites paraître,
En apprendre de vous jusqu'aux moindres effets,
Les feintes du Consul, ses ruses, ses projets,
De quels discours trompeurs, il flatte votre attente.

OMPHALE.

640 Pour les apprendre mieux entrons dans votre tente.

CAMILLE.

J'y consens avec joie, allons, cet entretien
Me rend votre intérêt aussi cher que le mien.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, seule.

Qu'ai-je entendu ? Grands Dieux ! Et que me dit Omphale ?
Croire que Torquatus à ce point se ravale ?
645 Torquatus, un vainqueur, un Consul, un Romain,
De l'univers entier l'arbitre Souverain,
Cède aux faibles attraits d'une jeune étrangere ?
Ce qu'on appelle amour, cette vaine chimere,
Ce caprice des sens, ce poison des Vertus,
650 A rangé sous ses lois le cœur de Torquatus ?
L'amour blesse un Consul ? Mais c'est peu qu'il le blesse,
Il le soumet encore aux lois d'une Princesse,
Dont le père a coûté pour le malheur de tous
Au Sénat Decius, à Camille un époux.
655 Injuste Torquatus, tu sais que ce grand-homme
A répandu son sang pour le salut de Rome,
À peine a-t-il reçu les honneurs du tombeau ;
Et tu veux t'allier au sang de son bourreau ?
Ô vous qui le souffrez, Démons de la Patrie,
660 Vous à qui s'immola cette ombre si chérie,
Vous qui devez veiller sur l'État des Romains ;
Êtes vous donc des Dieux ou des fantômes vains ?
Vos éloges brillants sont-ils des impostures ?
Voyez vous sans horreur les crimes des parjures ?
665 N'avez vous point de bras, ou si vous en avez
À quel usage, hélas ! Sont-ils donc réservés ?
Quel plus noir attentat, mérite le supplice ?
Ah ne retenez plus grands Dieux votre Justice ;
Il est temps, d'éclater, montrez votre courroux,
670 Et vengez d'un seul coup, l'État, Camille, et vous :
Mais, pourquoi battre l'air de ces vaines paroles ?
Que sont à ma douleur tant de plaintes frivoles ?
Ne puis-je sans les Dieux repousser un affront ;
Et mon bras n'est-il pas un remède plus prompt ?
675 Ah, ne balançons point, la plainte est inutile,
Armons nous d'un poignard, courons ; mais où Camille,
Te charger de la mort, d'un Consul, d'un Romain,
Et dans un si beau sang oser tremper ta main ?
Que plutôt le Consul te donne au lieu d'Omphale,
680 Une esclave, une infâme, un monstre pour rivale ;
Qu'il te rende plutôt le rebut du Sénat

Que de souiller ton nom d'un si grand attentat.
Les criminels désirs, que t'inspire ta rage,
Te feraient mériter ta honte, et cet outrage ;
685 Cherche d'autres moyens pour ton soulagement,
Manlius doit se rendre ici dans un moment,
Il est jeune et bouillant, il aime la Princesse,
Et son propre salut dans son mal l'intéresse,
690 Je sais que le Consul a juré son trépas,
Pour un jeune vainqueur la vie a des appas,
Offrons lui du secours embrassons sa défense
Tâchons de l'irriter : le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

Camille, Manlius.

CAMILLE.

J'ai su jeune héros qu'un outrageant mépris,
D'une grande victoire avait été le prix ;
695 Et que le noir venin du démon de l'envie
D'un péril évident menaçait votre vie :
Je vous ai donc mandé pour garantir vos jours
Et dans ce mal pressant vous offrir du secours ;
De mon illustre époux la mort encore récente,
700 Parmi tous les Romains rend sa veuve puissante :
Tant de vivants portraits par la gloire tracés,
Du cœur de nos soldats ne sont pas effacés.
Il leur souvient toujours d'avoir vu ce grand homme,
Chez les peuples voisins planter l'aigle de Rome,
705 Et par le noble effet de cent exploits divers,
Rendre notre cité Reine de l'univers ;
Son ombre peut encore dissiper la tempête,
Dont la noire vapeur gronde sur votre tête.
D'entre les immortels il peut voir aujourd'hui,
710 Que son nom glorieux n'est pas mort avec lui :
Pour éviter les coups d'une injuste furie,
Faites-vous un rempart de cette ombre chérie :
À qui dans ce péril pourrait avoir recours
Un vainqueur innocent ?

MANLIUS.

Ha, cessez ce discours,
715 Ma vertu qui ne peut en permettre la suite
En conçoit trop d'horreur pour en être séduite.
Si mon père et l'État ont résolu ma mort,
J'en subirai l'arrêt sans me plaindre du sort.
Des plus cruels destins je puis sentir la rage,
720 Mais jamais je ne puis en mériter l'outrage :
Et de quelque malheur dont je sois combattu,
L'on peut m'ôter le jour mais non pas la vertu.

CAMILLE.

J'aime trop la vertu pour vouloir la détruire,
Et si de mes desseins vous daignez vous instruire,
725 Bien loin d'en murmurer peut-être verrez-vous,

Que j'abhorre le vice autant ou plus que vous :
 Je voudrais épargner un crime à votre père
 Et sachant à quel point son humeur est sévère,
 Par pitié pour tous deux je tâche d'empêcher
 730 Une sévérité qu'il peut se reprocher ;
 Si vous avez besoin de secours ou d'escorte,
 Je veux vous en fournir, je vous offre main forte.
 Des traits de sa fureur daignez vous garantir ;
 De grâce épargnez-lui l'horreur d'un repentir ;
 735 Contre un père irrité la fuite est salutaire,
 Et souvent la terreur est un mal nécessaire.
 Servez-vous des moyens que vous offre le sort.

MANLIUS.

Moi fuir ? Moi me sauver pour éviter la mort :
 Que la postérité reproche à ma mémoire,
 740 Qu'une honteuse fuite a souillé ma victoire ?
 Non si je dois mourir pour un crime si beau,
 La gloire de sa main me conduit au tombeau :
 Sur la foi d'un tel guide il est doux d'y descendre.

CAMILLE.

En vain ce fol espoir tâche de vous surprendre,
 745 Cette mort qui vous charme au milieu des combats,
 Dans les mains d'un bourreau perdrait tous ses appas.
 Jamais un tel dessein n'inspira de l'envie ;
 Aussi n'avez-vous pas tant d'horreur pour la vie,
 Que ce genre de mort ne vous semble odieux.
 750 Mais ne pouvant laisser Omphale dans ces lieux,
 Vous aimez mieux souffrir la mort la plus cruelle,
 Que de quitter le camp et de partir sans elle.

MANLIUS.

Moi, Madame ?

CAMILLE.

Oui vous : je sais tous vos secrets,
 Les regards des amants sont toujours indiscrets,
 755 Ils ne peuvent sentir un grand feu dans leur âme,
 Sans donner au dehors quelque marque de flamme :
 Et même ce qu'ils font pour cacher leurs soupirs,
 Est souvent ce qui fait deviner leurs désirs.
 On ne remarque point un soupir ordinaire ;
 760 Mais quand on le retient, et qu'on craint de le faire,
 On devine d'abord qu'un peu de passion
 Fait naître dans un cœur cette précaution.
 Parlez donc, Manlius, bien que je sois Romaine,
 Et que toujours mon âme ait conçu de la haine
 765 Pour cette illusion que vous nommez amour ;
 Si pour vous conserver la lumière du jour,
 Il faut enfreindre un peu, les lois de la sagesse,
 Je pense que pour vous j'aurai cette faiblesse,
 Omphale a du mérite, et je veux vous sauver :
 770 Vous vous aimez, enfin, vous pouvez l'enlever,
 Voyez ce que pour vous aujourd'hui je surmonte.
 O Dieux ! Ce seul discours me fait rougir de honte.

MANLIUS.

Moi, former des desseins pour un enlèvement ?
Me préservent les Dieux d'un tel aveuglement.
775 Je sais trop que la gloire est chère à ma Princesse
Pour concevoir jamais un désir qui la blesse ;
Et mon cœur craint bien plus d'irriter ses appas
Qu'il ne craindrait les coups du plus cruel trépas.

CAMILLE.

Je vous l'ai déjà dit, on me fait injustice,
780 Quand on peut m'accuser de conseiller le vice ;
Cet outrageant soupçon me force à vous parler
D'un mal que par pitié, je voulais vous celer ;
Il est temps d'éclater : et c'est trop me contraindre !
Sachez que c'est ici qu'Omphale a tout à craindre,
785 Que le Consul épris de votre même mal
Pour soulager ses feux :

MANLIUS.

Mon père, mon rival !
Ô Dieux ! Que dites vous ?

CAMILLE.

Ce qu'il faut vous apprendre :
Oui, le cœur du Consul s'étant laissé surprendre,
Aux indignes appas d'un amoureux transport,
790 Étant maître absolu d'Omphale et de son sort
Peut tout exécuter contre vous, et contre elle,
Si vous ne profitez d'un avis si fidèle.
Ne consultez donc plus un timide respect,
Et fuyez promptement un juge si suspect.

MANLIUS.

795 Quelque profond respect que vous doive mon âme,
Dans cette occasion pardonnez moi Madame,
Si pour un tel discours je refuse ma foi,
Et si tous vos conseils ne peuvent rien sur moi.
Je sais votre vertu ; mais je connais mon père ;
800 Et j'ai peine à penser qu'un Romain si sévère,
Qui depuis si longtemps brave les passions
Voulût ainsi ternir cent belles actions.
Dissipez cette erreur dont votre âme est saisie,
Sans doute les vapeurs d'un peu de jalousie
805 Ont jeté votre esprit dans cet aveuglement.

CAMILLE.

Quoi ? Vous me soupçonnez d'un tel dérèglement :
Vous pouvez m'accuser d'une crainte si vile ?
Apprenez, apprenez à connaître Camille,
La veuve d'un Consul qui sauva les Romains,
810 Peut choisir un époux parmi tous les humains.
Entre nos citoyens on n'affecte personne.
Ils n'ont que le pouvoir que la vertu leur donne,
Ils montent à leur rang par leurs nobles travaux,

Et s'ils sont tous vaillants, ils me sont tous égaux.
 815 Allez malgré mes soins, allez tendre la tête
 Sous le tranchant mortel du couteau qui s'apprête,
 Votre seule injustice a mérité la mort,
 Et je vous abandonne aux cruautés du sort.

SCÈNE III.**MANLIUS, seul.**

Ô Sort vraiment cruel ! Ô funeste aventure !
 820 Ô mortel accident ! Ô Triste conjoncture !
 Est-il rien ici-bas à ton malheur égal,
 Amant infortuné ? Ton père est ton rival.
 Quoi le cœur du Consul cesse d'être insensible ?
 Ô Dieux ! Ce changement serait-il donc possible ?
 825 As-tu bien entendu ? Ne t'a-t-on point surpris ?
 Rappelle Manlius, rappelle tes esprits,
 Cesse de te plonger dans cette peine extrême :
 Sans doute on t'a surpris : Torquatus est le même :
 Mais pourquoi m'accuser de faiblesse ou d'erreur ?
 830 Quoi pour être un Consul en a-t-on moins un cœur ?
 Est-ce un si grand effort aux yeux de ma Princesse ?
 Que de rendre un Romain capable de tendresse ?
 Ce qu'ont pu ses appas, ne le peuvent-ils plus ?
 Et n'a-t-elle des traits que contre Manlius ?
 835 Hélas pour mon malheur, ces adorables charmes,
 À qui mon cœur rendit si promptement les armes,
 Sur tous les cœurs mortels, ont le même pouvoir,
 Et pour les adorer, il suffit de les voir.
 Mon père les a vus, mon père a dû se rendre.
 840 Puisqu'il avait des yeux, qui pouvait s'en défendre ?
 Qui peut voir sans transport tant de divins appas ?
 Qui peut connaître Omphale, et ne l'adorer pas ?
 Amour, Nature, Dieux, qui la fîtes si belle
 Faites donc par pitié qu'on n'ait plus d'yeux pour elle :
 845 Hé ! Si quand on la voit, on devient mon rival
 Aveuglez les mortels pour soulager mon mal.
 Seul je sais bien porter mes glorieuses chaînes,
 On partage mes biens sans partager mes peines.
 Seul je sais bien aimer, et tu vois comme moi !
 850 Ah, révoquez grands Dieux cette barbare loi :
 Si je sais seul aimer, faites s'il est possible
 Que seul je puisse voir ce miracle visible ;
 Mais j'aperçois les yeux dont les traits m'ont blessé,
 Prends courage mon cœur tu seras exaucé ;
 855 Mais les Dieux attendris du tourment qui te presse
 Font exprès dans ce lieu rencontrer ta Princesse ;
 Ranime en la voyant ton espoir abattu.

SCÈNE IV.

Omphale, Manlius, Phénice.

MANLIUS.

Ah, Madame, venez soutenir ma vertu
Accablé par le sort, par l'amour, par moi-même,
860 J'ai besoin de secours dans ce péril extrême.
Dans quelque lieu fatal, où j'adresse mes pas,
Je ne trouve que maux, que douleurs, qu'embarras,
Au milieu des assauts, que le destin me livre,
Je crains également de mourir et de vivre,
865 Dans un mal si pressant daignez me secourir.

OMPHALE.

Que peut notre secours, si vous voulez périr,
Si vous voulez aider à votre destinée ?
Si votre âme à sa perte, est si fort obstinée,
Qu'elle semble courir au devant de la mort,
870 Qui peut vous garantir des cruautés du sort :
Pourquoi me demander un conseil inutile ?
Je viens présentement d'apprendre de Camille,
Comme vous recevez ses fidèles avis,
Et de quel air par vous ses conseils sont suivis.
875 Vous offrir du secours, c'est vous faire une offense
Vos désirs et le sort semblent d'intelligence,
Vous aimez le trépas, vous y voulez courir,
Après cela, Seigneur, qui peut vous secourir ?

MANLIUS.

Vous, ma Princesse, vous, un mot de votre bouche
880 Peut sauver Manlius, si son trépas vous touche :
Dites-moi, ne meurs point, et tu vas m'acquérir,
Et rien n'est assez fort pour me faire mourir.
Que trente légions me ferment le passage,
Que l'Enfer animé s'oppose à mon courage,
885 Que d'un père irrité le courroux odieux,
Arme contre mes jours la colère des Dieux ;
Mon bras victorieux fera voir à leur honte
Qu'il n'est rien ici bas, qu'un amant ne surmonte,
Quand l'adorable objet dont son cœur est épris,
890 De ses nobles travaux se veut rendre le prix.
Prononcez donc l'arrêt, ma divine Princesse,
Dois-je vivre ou mourir ? Parlez, le temps nous presse.
Ménageons les moments que nous laisse le sort.

OMPHALE.

Cruel demandez-vous, si je veux votre mort :
895 Ha ! Ne balancez point, quittez ce lieu funeste :
Mon cœur, et mon amour vous répondent du reste.

MANLIUS.

Moi, vous quitter : ô Dieux ! Je n'y puis consentir.
Accompagnez ma fuite, ou je ne puis partir.

OMPHALE.

900 Gardez-vous, Manlius d'attirer ma colère,
Souvenez-vous surtout que la gloire m'est chère ;
Et que de quelques traits dont je sente les coups,
La gloire et mon devoir me touchent plus que vous.

MANLIUS.

Achevez, achevez, dites aussi Madame,
Que l'amour du Consul, soumet enfin votre âme.
905 Que ce rang éminent, ces titres glorieux,
Toutes ces dignités ont ébloui vos yeux :
Si ce pompeux éclat vous avait moins flattée,
Mon discours vous aurait aussi moins irritée,
Connaissant du Consul le pouvoir absolu,
910 Mon amoureux projet peut-être vous eut plu,
Mais j'avais dû m'attendre à cette préférence :
Je n'en murmure point, c'est un trait de prudence :
Torquatus vaut bien mieux, qu'un amant malheureux
Qui ne peut vous offrir que d'inutiles feux.
915 Abandonnez au sort les restes d'une vie,
Qui sans doute dans peu me doit être ravie :
Et ne permettez pas, que mon cruel tourment
Trouble votre bonheur d'un remords seulement.
Si le bêcher fatal où je perdrai la vie,
920 Vous pouvait élever au gré de votre envie ;
Je mourrais satisfait et de vous et du sort.

OMPHALE.

Achève, achève ingrat, de me donner la mort :
Poursuis cet entretien dont la rigueur me tue,
Et je m'en vais cruel expirer à ta vue,
925 Inhumain, parle donc, quoi tu ne dis plus rien ?
Après m'avoir tenu ce funeste entretien :
Tu me laisses languir au milieu du supplice ?
Barbare par pitié, poursuis ton injustice.

MANLIUS.

930 Amoureux, transporté, confus, triste, interdit :
Je n'ose, je ne puis.

OMPHALE.

Va, va, c'est assez dit.
C'est à mon désespoir à finir cet ouvrage ;
Mon bras épargnera mon trépas à ta rage,
Déjà par ce beau coup mon cœur eût évité
La honte, et les douleurs de la captivité,
935 Si le Ciel irrité pour comble de misère,
Ne t'avait fait trouver le secret de me plaire.

Quand mes cruels malheurs me demandaient la mort,
Un tendre mouvement arrêta ce transport,
Une secrète voix qui m'était inconnue,
940 Me disait, si tu meurs, tu vas perdre sa vue,
Et ne connaissant rien de plus cruel pour moi,
J'aimais mieux perdre tout, que me priver de toi :
Je craignais par l'effet de la même tendresse
D'accabler ton esprit d'un excès de tristesse
945 En t'apprenant les feux dont ton père est épris ;
Mais je t'en vengeais bien par mes cruels mépris ;
Et peut-être le fer eût eu moins de puissance
Que n'en avait, ingrat, ma seule indifférence,
Cependant pour le prix de ma fidélité
950 Ta rage me soupçonne avec impunité :
Tu m'accuses d'avoir l'âme basse et commune
De soumettre mon cœur aux lois de la fortune :
Ah, j'espère, cruel, que bientôt mon trépas
T'apprendra si le faste a pour moi des appas,
955 Sachant alors mon prix, après m'avoir perdue
Tu mourras de regret de m'avoir mal connue,
Tu vengeras ma mort par ton propre tourment.
Adieu Barbare :

MANLIUS.

Hélas ! Arrêtez un moment.
Pour venger votre offense et pour punir mon crime,
960 Recevez s'il se peut tout mon sang pour victime :
Princesse, par l'effet d'un trop juste transport :
Je vais...

OMPHALE.

Ha, Manlius, je ne veux point ta mort,
Quelque extrême douleur que ton soupçon me donne,
Malgré moi je sens bien que mon cœur te pardonne,
965 Et que sur les amants l'amour est si puissant,
Qu'un objet qu'on chérit est toujours innocent,
J'excuse ton transport, vis si tu veux me plaire,
Tu n'es plus de ton sang que le dépositaire,
Ce trésor m'appartient, l'amour me l'a donné.

MANLIUS.

970 Quoi, ma Princesse, ô Dieux ! m'avez-vous pardonné :
Hélas, est il donc vrai, que mon remords vous touche ?

OMPHALE.

Crois mon cœur, Manlius, si tu ne crois ma bouche,
S'il pouvait sans témoins s'exprimer dans ce lieu,
Que ne dirait-il point ? Aime, et te sauve. Adieu.

SCÈNE V.

MANLIUS, seul.

975 Aime et te sauve, hélas ! Dans un sort si contraire,
Princesse que me sert cet ordre salulaire ?
Comment puis-je accorder dans ce funeste jour,
Les désirs de ma gloire et ceux de mon amour :
Ce que l'une défend, l'autre me le commande
980 C'est trop longtemps souffrir une peine si grande,
Il faut y succomber, c'en est fait et mon cœur
Ne consultera plus que sa propre fureur.

ACTE IV

SCÈNE PREMIERE.

TORQUATUS, seul.

Tu mourras, tu mourras, ô fils trop téméraire
Dont les feux insensés ont osé me déplaire.
985 Le sort en est jeté ; rival audacieux
Ton sang effacera le crime de tes yeux.
Tous les chefs du Conseil touchés par ma présence
Semblaient d'abord pencher un peu vers la clémence,
Mais voyant son trépas, enfin, par moi conclu,
990 D'une commune voix ils l'ont tous résolu :
Goûte, goûte à longs traits les fruits de ta conquête,
À l'abri des lauriers qui couronnent ta tête,
Méprise impunément l'effet de mon courroux,
Ton fragile bonheur ne me rend plus jaloux.
995 Expose aux yeux d'Omphale une grande victoire,
Vante lui tes hauts faits, ton éclat et ta gloire,
Ces funestes présents de Bellone et du sort
Comme le chant du cygne annonceront ta mort.
Mais toi que me veux-tu, ridicule tendresse,
1000 Importun mouvement, lâche et molle faiblesse :
Pourquoi viens-tu troubler un cœur envenimé
Qui ne voit dans mon fils qu'un rival trop aimé :
Va, ne t'expose plus au feu qui me possède
Où l'amour veut régner il faut que tout lui cède.
1005 Tendresse, tes efforts sont ici superflus,
Mon fils est mon rival, je ne le connais plus.
Je ne le connais plus ; mais puis-je méconnaître,
Un fils si glorieux et si digne de l'être :
Celui que je renonce avec tant de fureur,
1010 N'est-il pas des Latins le superbe vainqueur :
Mon sacrilège bras peut-il réduire en poudre,
Un front que les lauriers défendent de la foudre :
Et dois-je en répandant un sang si précieux,
Usurper un pouvoir qui n'appartient qu'aux Dieux,
1015 Ah ! Respecte Consul, une si belle vie,
Que d'un prompt repentir ta rage soit suivie,
Oppose Rome entière à cette injuste amour
Qui veut le rendre indigne et d'Omphale et du jour,
Et malgré cette ardeur, rends à ce fils si rare,
1020 Ce qu'il arracherait de l'âme d'un barbare,
Mais où m'emportez-vous, sentiment paternel ?

Avez-vous oublié que ce fils criminel,
Trouve dans ses vertus ses plus cruelles armes :
Qu'il serait moins aimé, s'il avait moins de charmes,
1025 Et que de ses attraits l'inévitable effort,
Apporte dans mon cœur et la rage et la mort ?
Ne consultons donc plus une vertu timide,
Qui donne à cette mort l'ombre d'un parricide :
Perdons sans balancer, un fils si dangereux,
1030 Éteignons dans son sang ses téméraires feux :
Exécutons du sort l'arrêt irrévocable :
C'est mon rival, on l'aime, il est assez coupable.
Holà, quelqu'un.

SCÈNE II.

Torquatus, Camille.

CAMILLE.

Seigneur.

TORQUATUS.

Qu'on avance. Mais, Dieux !
Quel objet importun se présente à mes yeux ?
1035 Madame, quel dessein dans ce lieu vous amène ?

CAMILLE.

Le désir de montrer que Camille est Romaine.
J'attendais que le temps, ce titre, et votre foi
Vous épargnât l'horreur du Sénat et de moi ;
Et croyant un reproche indigne de mon âme
1040 D'un œil indifférent je voyais votre flamme
Sans que ce lâche feu qui me prive de vous,
Excitât dans mon cœur une ombre de courroux :
Mais sachant à quel point vous porte votre rage,
Que Manlius est prêt d'en ressentir l'outrage,
1045 Je viens pour empêcher un si grand attentat,
Exposer à vos yeux Camille et le Sénat ;
Je croyais que le temps dissipât le nuage
Qui de votre raison vous dérobe l'usage,
Et que votre vertu brisant votre prison,
1050 Votre cœur se devrait sa propre guérison :
Mais puisque votre mal s'aigrit quand on le flatte,
Je vois bien qu'il est temps que ma colère éclate,
Et que de mon courroux le trop sincère trait
D'un Decius mourant vous fasse le portrait :
1055 Quand à tous vos désirs votre âme abandonnée
Veut fausser une foi si saintement donnée,
Avez vous oublié que mon illustre époux,
Mourant pour le public, mourut aussi pour vous ?
Qu'il était innocent et paya tous vos crimes,
1060 Que seul il a servi de cent mille victimes ;
Et que ce grand héros, était si cher aux Dieux,
Que son sang apaisa tout le courroux des Cieux ?
Il vous a conservé vos jours, votre puissance,
Et vous vous en servez pour me faire une offense ;

1065 Et comme si l'amour n'était pas satisfait
D'être l'unique auteur d'un si lâche forfait,
Il demande de vous encore un parricide,
Et votre esprit conduit par cet aveugle guide,
A juré le trépas d'un héros innocent ?

TORQUATUS.

1070 De grâce, finissez ce discours offensant :
Si Decius est mort, il est mort pour sa gloire ;
Il n'a rien fait pour nous, et tout pour sa mémoire,
Trop auraient à ce prix acheté parmi nous
La gloire de mourir pour le salut de tous ;
1075 Et le plus heureux cours de la plus longue vie
Ne ravit pas l'honneur dont sa mort est suivie.
Si son nom vous est cher, rendez grâce au sort,
Qui seul a prononcé l'arrêt de cette mort.
Celui qui par sa mort se voit ainsi renaître,
1080 Doit plus à son bourreau qu'à l'auteur de son être.
De cet heureux destin ne murmurez donc pas ;
Votre époux lui doit tout, s'il lui doit son trépas.

CAMILLE.

Des ingrats tels que vous l'unique récompense,
C'est de charger le sort de leur reconnaissance ;
1085 Un si beau sentiment sur tant de biens reçus,
Est digne des désirs que vous avez conçus ;
Et je devais attendre une réponse égale,
D'un parjure public, et de l'amant d'Omphale.
Ingrat, n'imposez point à mon juste courroux,
1090 Que le sort a causé la mort de mon époux,
Il ne voulut jamais soumettre à son caprice
Le sens de cet oracle à ses vœux si propice ;
Quand il dit, un Consul doit mourir aujourd'hui,
Il s'appliqua ce nom, et pris ce sens pour lui :
1095 S'il eut à son trépas apporté quelque obstacle,
Ne voyant qu'un Consul condamné par l'oracle,
Le sort eut en effet décidé qui des deux
Était le plus coupable, ou le plus malheureux :
Il vous eut fait alors partager sa disgrâce ;
1100 Et peut-être le sort vous eut mis à sa place :
Mais une ardente soif d'acquérir de l'honneur
Lui fit précipiter ses jours et son malheur.
Si tous les vains honneurs, dont sa mort est suivie,
Dans le cœur des Romains excitaient de l'envie,
1105 Il vous était permis d'avoir le même sort ;
Vous aviez même droit de courir à la mort :
Il eut été plus beau d'imiter ce grand homme,
Que de vivre, et trahir sa foi, sa gloire, et Rome.

TORQUATUS.

De grâce finissez : ma gloire et mon pays
1110 Jamais par Torquatus ne se verront trahis,
Dissipez la fureur dont votre âme est saisie,
Ces bouillants mouvements de votre jalousie...

CAMILLE.

Moi jalouse ! Consul, et jalouse de toi !
Apprends, que je méprise, et ton rang, et ta foi.
1115 N'espère pas de moi, que, quoiqu'il en arrive
Je veuille pour époux l'amant d'une captive :
Il faut être un héros pour régner sur mon cœur,
Et Decius mérite un plus grand successeur.
Cesse donc de penser, qu'aux biens que tu hasardes
1120 Je prenne d'intérêt...

SCÈNE III.

Torquatus, Camille, Junius.

JUNIUS.

Manlius a des gardes ;
Par votre ordre, Seigneur, je l'ai fait arrêter :
Mais tout le camp murmure et semble s'irriter.
Consultez là dessus toute votre prudence :
Si l'on n'apaise un mal aussitôt qu'il commence,
1125 Les remèdes, Seigneur, sont souvent superflus.

TORQUATUS.

Le sort en est jeté ; qu'on ne m'en parle plus.

CAMILLE.

Le sort en est jeté : quoi l'aveugle furie
Qui te fait oublier Camille, ta patrie,
Ta gloire, tes exploits, ta parole, et ton rang,
1130 Te fait encor trahir l'intérêt de ton sang ?
Il faut le sang d'un fils pour assouvir ta rage !

TORQUATUS.

Cessez, encore un coup, ce discours qui m'outrage ;
Régalez mieux les effets de vos jaloux soupçons,
Et ne me donnez plus de frivoles leçons :
1135 Ces reproches, enfin, laisseraient ma clémence,
Et pourraient me porter à quelque violence :
Adieu, retirez vous, et nous laissez en paix.

CAMILLE.

J'y consens, va, Consul, achève tes forfaits ;
Dans ton camp tu peux tout, ose tout entreprendre ;
1140 Mais crains que quelque jour on ne puisse t'apprendre,
Ce que c'est que Camille : Adieu, penses y bien.

SCÈNE IV.

Torquatus, Junius.

TORQUATUS.

Dieux ! L'horrible tourment qu'un pareil entretien !
Sa raison est sujette à certaines alarmes ,
Dont les noires vapeurs ternissent bien ses charmes ;
1145 Et je veux désormais éviter son courroux.

JUNIUS.

Camille sur ce point ne fait rien que pour vous.
Il n'est point de Romain dont le cœur ne soupire,
Qui n'en eut dit autant, s'il eut osé le dire ;
Qui sachant qu'on est prêt d'immoler un vainqueur,
1150 Pour ce cruel dessein n'ait conçu de l'horreur,
Et qui, pour dire tout, sourdement ne s'apprête
Aux dépens de son sang, à sauver cette tête.
Vous m'avez ordonné, Seigneur, expressément
De vous dire toujours quel est mon sentiment ;
1155 De grâce, pardonnez ce discours à mon zèle ;
Je serais moins hardi, si j'étais moins fidèle ;
Mais dussai-je expirer après vous l'avoir dit ;
Tout est perdu, Seigneur, si Manlius périt.

TORQUATUS.

Ni la mort de cent fils, ni l'univers en armes,
1160 Ne sont assez puissants pour donner des alarmes
À l'âme d'un Consul, qui ne voit aujourd'hui
Que les Dieux immortels plus élevés que lui,
Je ne m'ébranle pas pour un simple murmure :
Quand je n'aurais pour moi que la seule nature,
1165 Je n'aurais pas besoin du discours de la loi
Pour ôter à mon fils ce qu'il reçut de moi :
Quand même il n'aurait pas mérité sa disgrâce,
Pour apprendre aux soldats ce que peut leur audace,
Et combien les Consuls méprisent leur pouvoir,
1170 Je veux que cette mort leur montre leur devoir.

JUNIUS.

Si l'ardeur des soldats n'est pas considérable,
Craignez un ennemi beaucoup plus redoutable,
Appréhendez, Seigneur, un rigoureux bourreau,
Qui porte ses fureurs au delà du tombeau ;
1175 Une flamme invisible, un démon domestique,
Un remords (car il faut enfin que je m'explique)
Dont la secrète voix vous dira nuit et jour,
Tu fis mourir ton fils, pour plaire à ton amour ;
Il fut de cette ardeur l'innocente victime :
1180 Tremble, tremble, Consul, les Dieux ont vu ton crime,
Le sang de ce héros injustement versé
Èlève des vapeurs, dont le Ciel est percé ;
Des Champs Élyséens il demande vengeance :
Tremble, encore une fois, ton supplice s'avance.

1185 Alors, pour étouffer cette tonnante voix
 Vous vous excuserez sur la rigueur des lois,
 Sur la nécessité de punir ce coupable ;
 Mais vous aurez en vous un juge inexorable,
 Et quand vers le Public vous vous excuserez,
 1190 Malgré vous en secret, vous vous condamnerez :
 Quand vous consulterez votre âme toute nue
 Sur une intention qui vous est trop connue,
 Fussiez vous mille fois le plus grand des Romains,
 Pour vaincre vos remords, vos titres seraient vains.
 1195 Il n'est point de grandeur, de rang, de diadèmes,
 Qui nous puissent, Seigneur, défendre de nous-mêmes,
 Et l'univers entier ne peut nous garantir
 Des traits empoisonnés d'un juste repentir.
 Pendant qu'il en est temps, évitez donc l'orage :
 1200 On voit en vain l'écueil, quand on a fait naufrage ;
 Il y va d'immoler, non pas des ennemis,
 Des esclaves aux fers, mais votre propre fils ;
 Un fils victorieux, et dont le plus grand crime
 Est un peu trop d'ardeur d'acquérir de l'estime.
 1205 Dieux ! Est-ce donc si peu qu'une telle action,
 Qu'on ne daigne y donner quelque réflexion ?
 Remettez au Sénat à juger cette affaire.

TORQUATUS.

Cesse de tourmenter un misérable père,
 Qui s'est dit mille fois en condamnant son fils,
 1210 Les frivoles raisons qu'aujourd'hui tu lui dis,
 Quand un père obligé de vaincre sa faiblesse
 S'efforce d'arracher un fils à sa tendresse,
 De l'amour paternel les secrets entretiens
 Ne lui tiennent que trop les discours que tu tiens.
 1215 Ce sont des nœuds si doux que ceux de la nature,
 Que quand on est contraint de souffrir leur rupture,
 Il n'est aucun moyen, qu'une âme n'ait tenté,
 Pour ne pas se trouver dans cette extrémité.
 Quand on voit un romain amoureux de la gloire,
 1220 Rempporter sur ses sens une entière victoire,
 Au bonheur de l'État borner tous ses plaisirs,
 Et sans cesse étouffer ses plus pressants désirs,
 Ce n'est pas que son cœur en soit moins accessible
 À tout ce qui rendrait un autre cœur sensible ;
 1225 Le plus faible mortel, le plus ferme Romain,
 Ont tous deux été faits par une même main,
 Et cette fermeté, qui fait leur différence,
 À proprement parler, n'est que dans l'apparence :
 Leurs deux cœurs sont sujets aux mêmes passions ;
 1230 Ils reçoivent tous deux mêmes impressions :
 Mais l'un cède d'abord aux efforts de l'orage,
 Et l'autre se défend avec plus de courage ;
 Et le plus intrépide et le plus généreux
 Est souvent, en secret, le plus touché des deux.
 1235 Sachant donc de mon fils la funeste aventure,
 J'ai senti ces transports que donne la nature,
 J'ai d'abord éprouvé, que le cœur d'un Romain,
 Pour être illustre et grand, n'en est pas moins humain,
 Qu'on n'en est pas plus dur, pour être né dans Rome,
 1240 Qu'un père est toujours père, et qu'un Consul est homme :

Mais à tous ces effets des premiers mouvements
Ont enfin succédé de plus grands sentiments ;
Je me suis souvenu, pour devenir sévère,
Que j'étais un Romain, avant que d'être père,
1245 Que mon fils est à Rome, aussitôt comme à moi,
Que moi-même je dois tout mon sang à la loi,
Et qu'un Consul ayant adopté la patrie,
Si mon fils échappait au devoir qui me lie,
Le moindre des Romains croirait impunément
1250 Pouvoir se dispenser de mon commandement.
Voilà de son arrêt la véritable cause :
Cesse d'en accuser cet amour qu'on m'impose.
Je ne me défends point de ces bruits insensés :
Mille fameux exploits m'en défendent assez.
1255 Quand la vertu d'Omphale aurait touché mon âme,
Mon fils ne serait pas un obstacle à ma flamme ;
Il saurait se soumettre aux lois de son devoir,
Et n'irriterait pas mon absolu pouvoir.
Plût aux Dieux immortels que ce fût là son crime,
1260 Les ordres souverains d'un pouvoir légitime,
L'arracheraient bientôt aux horreurs du trépas.

JUNIUS.

Pensez-y mûrement, et ne vous flattez pas ;
Je vous l'ai déjà dit, dans une telle affaire,
Ce n'est pas le public qu'il faudra satisfaire :
1265 En vain paraît-on juste au sentiment de tous,
Si notre propre cœur n'est pas content de nous.
C'est un faible secours qu'une fausse apparence,
Et les yeux clairvoyants de notre conscience,
Malgré tous nos détours, pénètrent aisément
1270 Au travers de la ruse et du déguisement.
Dispensez ma ferveur d'en faire davantage :
Mes fidèles conseils ont commencé l'ouvrage ;
C'est à votre vertu, Seigneur, à l'achever :
Il faut vous laisser seul, afin d'y mieux rêver ;
1275 Dans un tel embarras, un peu de solitude
Est un puissant remède à notre inquiétude :
Mais songez bien surtout, que le repos du cœur
Est ce qu'on peut nommer le suprême bonheur.

SCÈNE V.

TORQUATUS, seul.

Hélas ! que je suis loin de ce bon-heur suprême !
1280 Et que mon cœur est peu d'accord avec lui-même,
Je vois tous les malheurs dont je suis menacé,
Mais je vois beaucoup mieux les traits qui m'ont blessé :
Et toute ma vertu n'a que de faibles armes,
Quand il faut surmonter la Princesse, et ses charmes,
1285 Ne balançons donc point, et courons de ce pas
Avancer mon bonheur, en pressant ce trépas.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Torquatus, Omphale, Phénice.

OMPHALE.

Quoi donc, Seigneur votre âme est elle inexorable ?
Faut-il laisser mourir cet illustre coupable ?
Fait-on pour le sauver des efforts superflus ?

TORQUATUS.

1290 Consultez-vous, Madame et ne m'en parlez plus :
Vous savez mieux que moi, quelle est sa destinée
Et puis qu'à votre choix elle est abandonnée,
Si Manlius périt, ne m'en accusez pas,
C'est de vous que dépendent sa vie et son trépas.

OMPHALE.

1295 De moi, Seigneur, hé ! Dieux, une triste Princesse,
Qui de son propre sort ne peut être maîtresse,
Doit-elle se flatter de tenir dans ses mains
La vie ou le trépas de quelqu'un des Romains ?
Depuis quand, juste Ciel, une faible captive
1300 Donne-t-elle des lois qu'il faut que Rome suive ?

TORQUATUS.

Depuis que de vos yeux le pouvoir souverain
Est reconnu pour tel par un Consul Romain,
Oui, Madame, vos traits en touchant un seul homme,
Ont soumis à leurs lois et le Sénat et Rome ;
1305 Et de ce même arrêt, de qui dépend mon sort,
Dépend de Manlius ou la vie ou la mort.

OMPHALE.

Hé, de grâce, Seigneur, revenez à vous-même ;
Parler ainsi de Rome, est sans doute un blasphème :
Ce n'est pas sur mon choix, que l'Auguste Sénat
1310 Juge des intérêts qui regardent l'État :
Il sait mieux observer l'ordre de la justice,
Et ne consulte pas sur ce point mon caprice.
Si le Sénat se plaint, qui serait assez vain,
Pour croire en triompher dans l'âme d'un Romain ?

1315 Non, s'il faut à l'État cette grande victime,
Manlius doit périr, sa mort est légitime ;
Mais, Seigneur, si l'effet d'un mérite puissant
Obligait le Sénat à le croire innocent,
Votre cœur pourrait-il lui refuser sa grâce ?
1320 Vous seul blâmeriez-vous l'effet de son audace ?
Et serait-il, Seigneur, assez infortuné,
Pour ne voir que son père à sa perte obstiné ?
Hé qu'un peu de pitié s'empare de votre âme !
Songez...

TORQUATUS.

Donnez m'en donc un exemple, Madame,
1325 Montrez moi que je dois adoucir ma rigueur,
En laissant par l'amour adoucir votre cœur.
Par pitié pour mon fils paraissez-lui cruelle
Par un excès d'amour, devenez infidèle,
Et par un prompt hymen désarmez mon courroux.

OMPHALE.

1330 La foi que vous m'offrez ne dépend pas de vous ;
Vous savez bien, Seigneur, qu'une règle sévère
Vous défend l'alliance avec une étrangère ;
Et je crois qu'il faut plus que mon cœur et ma main,
Pour vous faire oublier que vous êtes Romain.

TORQUATUS.

1335 Je l'oubliais pourtant, ingrate, et pour vous plaire,
J'étais prêt à sauver un vainqueur téméraire,
Dont le Conseil de guerre a résolu la mort ;
Mais, par ces derniers mots, vous terminez son sort :
Je sens que je commence à rentrer en moi-même,
1340 C'en est fait, je me rends à cette loi suprême.
Holà, Gardes.

SCÈNE II.

Torquatus, Omphale, Phénice, Pison.

PISON.

Seigneur.

TORQUATUS.

Qu'on aille promptement

Exécuter...

OMPHALE.

Hélas ! Différez un moment.

Gardes, retirez-vous, je veux... mais, quoi ! Mon âme,
Quoi ? Voudrais-tu trahir Manlius et ta flamme ?

TORQUATUS.

1345 Que voulez-vous ?

OMPHALE.

Je veux...

TORQUATUS.

Achevez.

OMPHALE.

Le sauver.

TORQUATUS.

Et du reste ?

OMPHALE.

Seigneur, je voudrais y rêver.

TORQUATUS.

Ha ! c'est trop écouter tant de discours frivoles,
Je ne me repais point de ces vaines paroles.
Hola, Gardes.

OMPHALE.

Seigneur, ne précipitez rien ;

1350 Fallut-il pour son sang vous donner tout le mien,
Si Manlius le veut, j'y consens avec joie :
Mais, pour m'en informer, souffrez que je le voie ;
Que je puisse un moment lui parler sans témoins,
Et j'atteste les Dieux d'employer tous mes soins
1355 Pour contenter, Seigneur, votre pressante envie,
Quand avecque ma main il vous faudrait ma vie.

TORQUATUS.

Je puis donc me flatter d'obtenir votre cœur :

OMPHALE.

Je ne sais, mais au moins, je dirai, oui, Seigneur.
Ne m'en demandez pas aujourd'hui davantage :
1360 Il n'appartient qu'au temps d'achever cet ouvrage.

TORQUATUS.

Ha ! Princesse, mon cœur à vos ordres soumis...

OMPHALE.

Et de grâce, Seigneur, songeons à votre fils ;
Avec plus de loisir nous parlerons du reste,
Révoquez seulement un arrêt si funeste.
1365 Qu'on cherche Manlius, qu'on le fasse venir :
Nous aurons trop de temps pour nous entretenir.

TORQUATUS.

Holà, quelqu'un, courez dans la tente prochaine
Où l'on garde mon fils, dire qu'on me l'amène.
Princesse, s'il consent aux plus doux de mes vœux,
1370 Mon bonheur...

OMPHALE.

Hé, Seigneur, se peut-on croire heureux,
Quand on doit la douceur d'un aveu favorable,
À la nécessité de sauver un coupable ?
Ha, non non, pour goûter de solides plaisirs,
Il faut avoir un cœur à ses propres désirs ;
1375 Et sa possession nous donne peu de joie,
Lorsque, pour l'obtenir, on prend une autre voie.
Quand on prononce un oui que le cœur ne dit pas,
Ce mot si désiré perd bien de ses appas ;
La liberté du choix d'elle même est si chère,
1380 Que si sur un tel point je conseillais un frère,
Je lui dirais, perdez la lumière du jour,
Plûtôt que d'usurper le pouvoir de l'amour.
Mais voici Manlius, permettez-moi de grâce...

TORQUATUS.

Je vous entends Madame, et lui cède la place.
1385 Gardes, retirez-vous.

OMPHALE.

Ciel, soyez mon secours.

TORQUATUS.

Tâchons sans être vu, d'écouter leurs discours.

SCÈNE III.

**Omphale, Manlius, Phénice, [Torquatus,
Pison].**

OMPHALE.

Que de trouble je sens ! Ah ! Seigneur.

MANLIUS.

Ha ! Madame.

OMPHALE.

Hélas ! En quel état réduisez-vous mon âme :
Ha ! que j'éprouve bien dans ce funeste jour
1390 Qu'on peut craindre de voir l'objet de son amour !

MANLIUS.

Quoi, Princesse, ma vue est-elle si fatale.

OMPHALE.

Oui, Seigneur, aujourd'hui la malheureuse Omphale
Donnerait tout son sang, pour délivrer ses yeux
De la nécessité de vous voir dans ces lieux.
1395 Car, enfin, puisqu'il plaît au sort inexorable,
J'y cause tous les maux dont le Ciel vous accable,
Et ce n'est point assez pour assouvir mon sort,
Que de vous voir souffrir une honteuse mort ;
Il faut que le destin joigne à votre supplice,
1400 L'horrible désespoir de m'en trouver complice,
Oui, les Dieux ont permis, pour augmenter mes maux,
Que mes traîtres appas soient vos secrets bourreaux :
Mes yeux, Seigneur, mes yeux ont fait tout votre crime ;
Vous êtes de leurs traits l'innocente victime ;
1405 Vous n'aurez pas sitôt détesté leur pouvoir,
Et fait céder l'amour aux rigueurs du devoir,
Que vous recouvrirez toute votre innocence :
Rachetez votre sang par un peu d'inconstance :
En vain les fiers destins paraissent irrités,
1410 Vous êtes innocent, si vous y consentez.
Conformez vos désirs à votre destinée
Et renoncez au cœur de cette infortunée ;
Les fruits empoisonnés de mon funeste amour
Ne valent pas, Seigneur, la lumière du jour.

MANLIUS.

1415 Quoi ! Vous aussi, Madame, avez juré ma perte !
De la part du destin mon âme l'eût soufferte,
Avec tant de mépris, et si peu de terreur,
Qu'à mes propres bourreaux ma confiance eût fait peur.
J'ai défié le sort d'épouvanter mon âme
1420 Tant qu'il a respecté l'intérêt de ma flamme :
On fait pour m'accabler un impuissant effort,

Si ma Princesse m'aime à l'instant de ma mort,
Disais-je, et le destin en attaquant ma vie,
Pour se bien assouvir, a manqué d'industrie :
1425 Ce n'est pas à ma mort qu'il doit borner ses coups,
S'il veut forcer mon cœur à craindre son courroux ;
Qu'il lance contre moi les traits de l'Enfer même,
Je brave son pouvoir, si ma Princesse m'aime :
Un amant embrasé par de si nobles feux,
1430 Pourvu qu'il meure aimé, meurt toujours trop heureux.
Je me flattais ainsi d'une douce espérance,
Et mon cœur abusé par cette confiance,
Rempli de votre objet et de sa passion,
Attendait le trépas sans nulle émotion.
1435 Mais ô Dieux ! J'ignorais la dernière injustice,
Qui veut faire changer de genre à mon supplice ;
Quoi ! Même avant ma mort, mourir dans votre cœur !
Attendre mon trépas des coups de ma douleur !
Traîner languissamment une vie importune !
1440 Et souffrir mille morts pour en éviter une !
Princesse, hélas ! Qu'a fait ce misérable amant,
Pour être condamné si vigoureusement ?
Par quel crime a-t-il pu mériter sa disgrâce ?
Ah, qu'un peu de pitié retrouve ici sa place ;
1445 Aimez-moi, s'il se peut, au moins jusqu'à ma mort,
Et ne devancez pas le dernier coup du sort.
Je n'abuserai point de votre complaisance ;
Du Consul irrité l'extrême impatience,
Si j'en présume bien, ne vous lassera pas.

TORQUATUS.

1450 Tu l'as dit, c'en est fait, qu'on le mène au trépas.

OMPHALE.

Quel arrêt ! Ha ! Seigneur.

TORQUATUS.

N'en parlons plus, Madame.

OMPHALE.

Hélas, si la pitié toucha jamais votre âme,
Ordonnez donc, Seigneur, que je suive son sort.

TORQUATUS.

Gardes, encore un coup, qu'on le traîne à la mort.

PISON.

1455 Obéissez, Seigneur, allons.

OMPHALE.

Arrête, infâme,
Bourreau, qui veux m'ôter la moitié de mon âme ;
Avant que d'arracher Manlius de ce lieu,
Cruel, souffre du moins que je lui dise adieu.
Adieu donc pour jamais, amant si magnanime,
1460 D'un détestable amour innocente victime,

Cher et funeste objet de mes feux innocents :
Adieu, puisqu'on t'enlève à mes vœux impuissants :
Emporte chez les morts l'espérance fatale
D'être bientôt suivi par ta fidèle Omphale :
1465 Meurs du moins assuré qu'elle court sur tes pas.

TORQUATUS.

Gardes, encor un coup, qu'on le traîne au trépas :
Voyez exécuter sa sentence mortelle,
Et revenez, Pison, m'en dire la nouvelle.

MANLIUS.

Adieu, vivez, Princesse, et songez qu'il m'est doux,
1470 D'espérer en mourant de vivre encor en vous.

OMPHALE.

Tourne au moins tes regards encor sur ta Princesse :
Mais, ô Dieux, c'en est fait, on l'entraîne, il me laisse,
Je le perds pour jamais, je n'en puis plus : ô mort !
Viens soulager les coups d'un si cruel transport.
1475 Lâche et faible douleur, impuissante furie,
Vous faut-il du secours pour m'arracher la vie ?

TORQUATUS.

Madame, modérez...

OMPHALE.

Monstre pernicieux,
Oses tu bien encor te montrer à mes yeux ?
Entends-je les accents de ta voix détestable :
1480 Tigre affamé de sang, barbare, inexorable,
Le Juste Ciel touché de mon cruel tourment
M'avait fait par pitié t'oublier un moment,
De ma juste douleur le funeste nuage
Avait heureusement effacé ton image ;
1485 Mais tu viens accabler mon triste souvenir
Du plus fatal objet qui puisse y revenir.
Barbare, et fier tyran, dont l'injuste furie
M'enlève en Manlius la moitié de ma vie,
Apprends, qu'à quelque but que tendent tes souhaits,
1490 Tu ne goûteras point le fruit de tes forfaits.
Il est des immortels, s'il me manque des hommes ;
Fallut-il au lieu d'une, abîmer mille Romes,
Inventer des tourments pour ta punition,
Et confondre avec toi toute la nation,
1495 Le sang de Manlius, ma peine, et ton offense,
Vont mériter, cruel, toute cette vengeance.

TORQUATUS.

Quand un peu de raison viendra vous secourir...

SCÈNE IV.

Torquatus, Camille, Omphale, Phénice.

CAMILLE.

Ha, Consul ! ah, Cruel ! Ton fils va donc périr !
Ta rage a triomphé, on le traîne au supplice :
1500 Quoi ? tu ne trembles point après cette injustice ;
Après avoir commis un si grand attentat,
Tu ne crains ni remords, ni honte, ni Sénat :
Ton âme après ce coup n'est donc point alarmée ?

SCÈNE V.

**Torquatus, Camille, Omphale, Phénice,
Junius.**

JUNIUS.

Seigneur, il serait bon de veiller sur l'armée ;
1505 Tout penche à la révolte, et je ne répons pas,
Qu'un désordre public ne suive ce trépas.
Contre votre rigueur tout le monde déteste :
Je crains de cet arrêt une suite funeste ;
Il s'élève partout un murmure confus.

SCÈNE VI.

**Torquatus, Camille, Omphale, Phénice,
Junius, Pison.**

TORQUATUS.

1510 Voici Pison. Mon fils ?

OMPHALE, bas.

Ha ! Ne balançons plus ;
Voici de quoi me joindre à l'objet de ma flamme.

CAMILLE.

Que vois-je ! Juste Ciel, ha, Princesse !

PHÉNICE.

Ha ! Madame.

OMPHALE.

Pour suivre Manlius, pour assouvir son sort,
Ce poignard...

PISON.

Arrêtez, Madame, il n'est pas mort.

TORQUATUS.

1515 Manlius n'est pas mort ? Hé quel bras téméraire
A pu le dérober à ma juste colère ?

PISON.

Suivant l'ordre, Seigneur, que vous m'aviez donné,
Je le menais au lieu qu'on avait destiné,
Pour séparer du corps sa glorieuse tête,
1520 Lorsqu'un gros de soldats fend la presse et m'arrête,
Et l'un d'eux s'avancant à la tête de tous,
Romains, nous a-t-il dit, Romains où courez-vous ?
Ces bras dont les exploits ont grossi nos histoires,
Ces mêmes bras à qui l'État doit cent victoires,
1525 Peuvent-ils s'employer à conduire aux bourreaux,
Le chef victorieux du plus grand des héros ?
Ah ! Rougissez Romains, rougissez de ce crime ;
Arrachons à la mort, ce vainqueur magnanime,
Et dussions nous périr pour un crime si beau,
1530 Mourons tous, ou sauvons Manlius du tombeau.
Alors, n'écoutez plus que l'ardeur qui l'emporte,
Il fond sur les soldats qui nous servaient d'escorte,
Qui, loini de s'opposer à l'effort de ses coups,
Émus de ce discours nous abandonnent tous.
1535 En vain, pour réprimer cette insolente audace,
J'appelle du secours, parle, frappe, menace,
Leur nomme le Consul ; tous mes efforts sont vains :
Ils arrachent, Seigneur, Manlius de mes mains :
Et, bien que ce héros dût à cette furie,
1540 Les restes glorieux de son illustre vie,
Ce fils obéissant à vos ordres soumis
Traite ses défenseurs comme ses ennemis ;
Mais un si rare effet d'une vertu sublime,
Augmente leur fureur augmentant leur estime,
1545 Et plus pour son salut il fait voir de mépris,
Plus il semble augmenter le soin qu'ils en ont pris.

Presse : Foule de peuple qui veut
entrer en un lieu qui ne le peut pas
contenir commodément. [F]

TORQUATUS.

Quoi ! Dans mon camp ! Mes gens ! Et presque en ma présence
Ah ; tant de ce vil sang va laver cette offense,
Que la punition de leur témérité,
1550 Servira d'un exemple à la postérité.
Qu'on me suive.

SCÈNE VII.

**Torquatus, Camille, Omphale, Manlius,
Phénice, Junius, Pison.**

MANLIUS.

Seigneur.....

OMPHALE.

Où viens-tu ? Misérable.

MANLIUS.

Épargnez-vous des pas.

TORQUATUS.

Dieux !

MANLIUS.

Voici ce coupable.

Je n'examine point quel crime, ou quel malheur,
Vous fait dans mon trépas trouver quelque douceur ;
1555 Je dois mourir, Seigneur, puisque ma triste vie
A duré trop longtemps au gré de votre envie :
Faites percer ce cœur, ordonnez qu'à vos yeux,
On verse tout ce sang qui vous est odieux ;
Je n'en murmure point, ma mort est légitime,
1560 Et déplaire à son père est un assez grand crime ;
Mais si le triste effet de la rage du sort
Pouvait heureusement se borner à ma mort,
J'oserais en mourant vous demander la grâce
De ces audacieux, dont j'ai causé l'audace.
1565 Ordonnez donc, Seigneur...

JUNIUS.

Qu'il paraît interdit :

TORQUATUS.

Le cœur pressé, je sens...

OMPHALE.

Ô Dieux ! Il s'attendrit.

TORQUATUS.

Je sens que dans mon âme il se forme un murmure.

JUNIUS.

Gardez vous d'étouffer la voix de la nature,
Elle presse, elle parle, écoutez-la, Seigneur.

TORQUATUS.

1570 Que de troubles divers s'élèvent dans mon cœur !
Je veux, je ne veux pas : La nature tremblante
Ose, craint, et se rend trop, ou trop peu pressante,
Dans ce cruel moment, mon fils, Rome, et l'Amour,
Semblent tout déchirer mon âme tour à tour :
1575 Je n'en puis plus, ô Dieux !

CAMILLE.

Ha, Seigneur, grâce, grâce :
Enfin votre vertu va reprendre sa place.

MANLIUS.

Seigneur, je ne vaud pas le trouble où je vous vois.
Ordonnez qu'à vos pieds...

TORQUATUS.

Ha, mon fils, lève-toi.

OMPHALE.

Quoi, le sang sur l'amour emporte la victoire ?

TORQUATUS.

1580 Elle n'a triomphé que trop tard pour ma gloire ;
Mais, si pour réparer les crimes que j'ai faits,
Je puis vous élever au but de vos souhaits,
Ou je serai déçu dans ma juste espérance,
Ou bientôt votre hymen lavera mon offense.

MANLIUS.

1585 Ah, mon Père, ah, Seigneur, ai-je bien entendu ?

TORQUATUS.

Oui, mon fils, puis qu'enfin ton père t'est rendu.
Mais, vous qui m'écoutez, Romaine magnanime,
Me rendrez-vous aussi ce cœur et cette estime ?

CAMILLE.

1590 Puis que le Ciel vous rend la vertu d'un Romain,
Il vous redonne aussi mon estime et ma main.

TORQUATUS.

Allons donc rendre grâce à la bonté suprême
De ce qu'elle a rendu Torquatus à lui-même.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et privilège du Roi, donné à Paris le 28. Septembre 1662, signé GUYTONNEAU. Il est permis à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer une pièce de Théâtre intitulée Manlius Torquatus, pendant l'espace de sept années, et défences sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de deux mille livres d'amende, et de tous dépens dommages et intérêts, comme il est porté plus amplement par lesdites Lettres.

Et ledit Barbin a fait part du présent Privilège à Gabriel Quinet, et Gabriel Quinet, à Guillaume de Luyne, pour en jouir, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté le dixième Octobre 1662, signé,

DUBRAY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois Le 27. Octobre 1662. Les Exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].